

dures joignant les lambeaux de classes constituant le Tiers-Etat. Il est vrai aussi que si l'on examine un groupement distinct de la bourgeoisie, celui-ci ne présente pas de contours de classe aussi précis, que ceux qui séparent, par exemple, la bourgeoisie et le prolétariat, c'est-à-dire deux classes jouant un rôle tout à fait différent dans la production.

Mais, au cours de la Révolution française également, pendant la période de son déclin, le pouvoir n'agissait pas seulement en écartant, suivant les lignes de soudures et coutures, les groupes sociaux qui, la veille encore, marchaient d'accord, et étaient unis par le même but révolutionnaire commun, il désagrégeait aussi les masses sociales plus ou moins homogènes. La spécialisation dans la fonction, la classe considérée faisant sortir de son sein des sphères supérieures composées de fonctionnaires, voilà le résultat des fissures, qui se transformèrent, grâce à la pression de la contre-révolution, en crevasses profondes; c'est à la suite de cela que, dans la classe dominante elle-même, naquirent des contradictions pendant la lutte.

Les contemporains de la Révolution française, ceux qui y participèrent, et plus encore les historiens de l'époque ultérieure, se sont occupés de la question des causes ayant favorisé la dégénérescence du parti jacobin.

A plus d'une reprise, Robespierre mit ses partisans en garde contre les conséquences que pourrait entraîner l'enivrement du pouvoir; il les avertissait que, détenant celui-ci, ils ne devaient pas trop présumer d'eux-mêmes, « s'enorgueillir » disait-il, ou, comme nous dirions maintenant, ne pas se laisser contaminer par la « vanité jacobine ». Mais, ainsi que nous le verrons plus tard, Robespierre lui-même contribua beaucoup à faire glisser le pouvoir hors des mains de la petite-bourgeoisie, s'appuyant sur les ouvriers parisiens.

Nous ne citerons pas ici les indications fournies par les contemporains, concernant les diverses causes de la désagrégation des jacobins, comme, par exemple, la tendance à s'enrichir, la participation aux adjudications, fournitures, etc. Signalons plutôt un fait curieux, et bien connu: l'opinion de Babeuf estimant que la chute des jacobins fut grandement favorisée par les dames nobles dont ils étaient très férus. Il s'adressa aux jacobins en ces termes: « Que faites-vous, plébéiens pusillanimes? Aujourd'hui elles vous embrassent, demain, elles vous étrangleront! » (Si les automobiles avaient existé à l'époque de la Révolution française, nous aurions eu le facteur « automobiles-harem », signalé par le camarade Sosnovsky comme ayant exercé un rôle assez important pour préciser l'idéologie de notre bureaucratie des Soviets et du Parti.)

Mais ce qui joua le rôle le plus important dans l'isolement de Robespierre et du club des Jacobins, ce qui en écarta brutalement les masses (ouvrières et petites-bourgeoises), ce fut, à côté de la liquidation de tous les éléments de gauche, en commençant par « les enrégés », les Hébertistes et Chaumistes (en général toute la Commune de

Paris), ce fut la liquidation graduelle du principe électif et la substitution à celui-ci du principe des NOMINATIONS.

L'envoi de commissaires aux armées ou dans les villes où la contre-révolution relevait la tête était une œuvre non seulement légitime, mais indispensable. Mais, quand, peu à peu, Robespierre se mit à remplacer les juges et les commissaires de diverses sections de Paris qui, jusqu'alors, avaient été élus au même titre que les juges; quand il commença à nommer les présidents des comités révolutionnaires et en arriva à substituer des fonctionnaires à toute la direction de la Commune; il ne pouvait ainsi que renforcer la bureaucratie et tuer l'initiative populaire.

Ainsi, le régime de Robespierre, au lieu de relever l'esprit d'activité des masses, qui était déjà opprimé par la crise économique et surtout celle des subsistances, aggravait encore le mal, et favorisait le travail des forces antidémocratiques.

Dumas, le président du Tribunal révolutionnaire, se plaignait à Robespierre de ce qu'il ne pouvait pas trouver de jurés pour le tribunal, car personne ne voulait remplir cette fonction.

Mais Robespierre éprouva cette indifférence des masses parisiennes sur son propre cas, quand, le 10 Thermidor, on le promena blessé et ensanglanté dans les rues de Paris, sans nullement craindre que les masses populaires puissent intervenir en faveur du dictateur d'hier.

Il serait évidemment ridicule d'attribuer la chute de Robespierre, ainsi que la défaite de la démocratie révolutionnaire au principe des nominations.

Mais, sans aucun doute, celui-ci accéléra l'action des autres facteurs; parmi ceux-ci le rôle décisif fut joué par les difficultés du ravitaillement causées, en grande partie, par deux années de mauvaise récolte (ainsi que par les perturbations liées au passage de la grosse propriété agraire des nobles à l'exploitation parcellaire des terres par les paysans), par la hausse incessante des prix du pain et de la viande, par le fait que les Jacobins ne voulurent pas, au début, recourir à des mesures administratives pour brider l'avidité des paysans riches et des agitateurs. Mais si, finalement, les jacobins se décidèrent, sur la pression violente des masses, à adopter la loi sur le maximum, celle-ci, fonctionnant en présence du marché libre et de la production capitaliste, n'agissait inévitablement que comme palliatif.

Passons maintenant à la réalité dans laquelle nous vivons.

J'estime qu'il faut, tout d'abord, signaler ce fait que quand nous usons des expressions « Parti » et « masse » il ne faudrait pas perdre de vue le contenu que l'histoire des dix dernières années a introduit dans ces termes.

La classe ouvrière et le Parti — pas davantage physiquement que moralement — ne sont plus ce qu'ils étaient il y a dix ans. Je ne crois pas exagérer en disant que le militant de 1917 se reconnaîtrait à peine dans l'aspect de celui de 1928.

Un changement profond s'est produit dans l'anatomie et la physiologie de la classe ouvrière.

D'après mon opinion, il faudrait concentrer son attention sur l'étude de ces modifications dans les tissus et dans leurs fonctions. L'analyse des changements opérés devra nous montrer où est l'issue permettant de sortir de la situation qui s'est créée.

Je ne prétends pas présenter ici cette analyse, je me bornerai seulement à quelques observations.

En parlant de la classe ouvrière, il faudrait trouver une réponse à toute une série de questions, par exemple:

Quel est le pourcentage d'ouvriers occupés actuellement dans notre industrie, qui y sont entrés après la Révolution, et celui de ceux qui y travaillaient avant?

Quelle est la proportion de ceux qui participèrent autrefois au mouvement révolutionnaire, prirent part aux grèves, furent déportés ou emprisonnés, intervinrent dans la guerre civile ou l'Armée Rouge?

Quel est le pourcentage des ouvriers travaillant dans l'industrie, qui y sont occupés sans interruption? Combien y travaillent occasionnellement?

Quelle est la proportion dans l'industrie d'éléments semi-prolétaires, semi-paysans? etc...

Si nous descendons en suivant la verticale et pénétrons dans les tréfonds des masses prolétaires, semi-prolétaires, et, en général, travailleuses, nous rencontrons des couches entières de population dont on parle très peu chez nous. Je n'ai pas ici uniquement en vue les chômeurs, constituant un danger croissant de plus en plus, qui fut pourtant bien signalé par l'Opposition. Je pense aux masses mendiantes ou à moitié paupérisées qui, grâce aux subsides infimes accordées par l'Etat, campent à la limite du paupérisme, du vol et de la prostitution.

Nous ne savons pas nous représenter comment on vit parfois à peine à quelques pas de nous. Il arrive que, par hasard, on se heurte à des phénomènes dont on ne pouvait même soupçonner l'existence dans un Etat soviétique, et qui font l'impression d'un éboulement subitement découvert. Il ne s'agit pas de plaider pour le Pouvoir des Soviets en invoquant que celui-ci n'a pas encore pu se débarrasser du pénible héritage laissé par le régime tsariste et capitaliste; non, mais nous constatons à notre époque, sous notre régime, l'existence, dans le corps de la classe ouvrière, de crevasses où la bourgeoisie pourrait enfoncer un coin.

Autrefois, sous le pouvoir bourgeois, la partie consciente de la classe ouvrière entraînait avec elle cette grande masse, y compris les demi-vagabonds. La chute du régime capitaliste devait amener la libération du prolétariat tout entier. Les éléments semi-vagabonds rendaient la bourgeoisie et l'Etat capitaliste responsables de leur situation; ils attendaient de la révolution que celle-ci y apporte un changement. Actuellement, ces milieux ne sont pas contents: leur position ne s'est pas améliorée, ou presque pas. Ils commencent à envisager avec hostilité le pouvoir des Soviets,

ainsi que la partie de la classe ouvrière travaillant dans l'industrie. Ils deviennent particulièrement ennemis des fonctionnaires des Soviets, du Parti et des Syndicats. Parfois vous les entendrez traiter le sommet de la classe ouvrière de « nouvelle noblesse ».

Je ne m'étendrai pas ici sur la différenciation que le pouvoir a introduit dans le prolétariat et que j'ai désignée plus haut comme « fonctionnelle ». La fonction a modifié l'organe lui-même, c'est-à-dire que la psychologie de ceux qui sont chargés des diverses tâches de direction dans l'administration et l'économie de l'Etat a changé au point que, non seulement objectivement mais subjectivement, non seulement matériellement mais moralement, ils ont cessé de faire partie de cette même classe ouvrière. Ainsi, par exemple, un administrateur d'usine jouant au « satrape », malgré qu'il soit communiste, malgré son origine prolétarienne, malgré qu'il était encore à l'établissement peu d'années auparavant, n'incarnera nullement aux yeux des ouvriers les meilleures qualités que possède le prolétariat. Molotov peut, tant qu'il lui plaît, unir par un signe d'égalité, la dictature du prolétariat et notre Etat avec ses dégénérescences bureaucratiques et, par surcroît, les brutes de Smolensk, les escrocs de Tachkent et les aventuriers d'Artiemovsk. Il ne fait ainsi que compromettre cette dictature sans désarmer le mécontentement légitime des ouvriers.

Si nous passons au Parti lui-même, en plus de toutes les nuances que nous rencontrons dans la classe ouvrière, il faudra ici ajouter les transfuges des autres classes. La structure sociale du Parti est beaucoup plus hétérogène que celle du prolétariat. Il en fut toujours ainsi, avec, naturellement, cette différence que, lorsque le Parti vivait une vie intense au point de vue idées, il transformait en un seul alliage commun cet amalgame social grâce à la lutte de classe révolutionnaire active.

Mais le pouvoir est cause, dans le Parti ainsi que dans la classe ouvrière, de la même différenciation faisant apparaître les coutures existant entre les diverses parcelles sociales.

La bureaucratie des Soviets et du Parti est un fait d'ordre nouveau. Il ne s'agit pas ici de cas isolés, d'accrocs dans la conduite d'un camarade quelconque, mais bien d'une catégorie sociale nouvelle à laquelle il faudrait consacrer un traité tout entier.

Au sujet du projet de Programme de l'Internationale Communiste, j'écrivais entre autres ce qui suit à Léon Davidovitch:

« A propos du Chapitre IV (Période transitoire). La manière de formuler le rôle des Partis Communistes à l'époque de la dictature du prolétariat est bien faible. Certainement, cette façon vague de parler du rôle du Parti envers la classe ouvrière et l'Etat n'est pas due au hasard. L'antithèse existant entre démocratie prolétarienne et démocratie bourgeoise est signalée; mais pas une seule parole n'est prononcée pour expliquer ce que le Parti doit faire pour réaliser, en fait, la démocratie prolétarienne. « Entraîner les masses à participer à la construction », « rééduquer sa